

nière qualité qui a produit le plus grand effet sur son esprit : quand Ismène s'aperçut que je soumettois en quelque façon à sa raison naissante les décisions de la mienne, elle aprit à s'estimer, et à conserver l'opinion que mon âge et mon expérience lui avoient donnée de la supériorité de ses lumières ; au lieu de forcer sa tendresse, je cherchai à la mériter, et j'évitai avec soin d'imiter ces pères et ces bienfaiteurs qui excitent l'ingratitude par la hauteur avec laquelle ils exigent la reconnaissance.

J'ai tenu la même conduite à l'égard de Leucippe sa mère. Je ne me suis jamais assez reposé sur mes sentimens, pour en négliger les apparences : quand je commençai à la connaître, je voulus lui plaire ; quand je l'ai mieux connue, j'ai voulu lui plaire encore. Ce n'est plus le même sentiment qui forma nos premiers noeuds ; c'est la plus haute estime, et l'amitié la plus pure. Dès les premiers momens de notre union, elle rougissoit d'exercer dans ma maison l'autorité qu'exigent d'une femme vigilante les soins du ménage¹ ; elle la chérît maintenant, parce qu'elle l'a reçue de ma main ; tant il est doux de dépendre de ce qu'on aime, de se laisser mener par sa volonté, et de lui sacrifier jusqu'à ses moindres goûts ! Ces sacrifices que nous nous faisons mutuellement, répandent un charme inexprimable sur toute notre vie ; quand ils sont aperçus, ils ont reçu

¹ Xenoph. memor. lib. 5, p. 840.

leur prix ; quand ils ne le sont pas, ils paroissent plus doux encore.

Une suite d'occupations utiles et diversifiées, fait couler nos jours au gré de nos desirs. Nous jouissons en paix du bonheur qui règne autour de nous, et le seul regret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir rendre à ma patrie autant de services que je lui en ai rendu dans ma jeunesse.

DE LA PATRIE.

Aimer sa patrie*, c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors et tranquille au dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le respect des nations ; le maintien des lois et des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure ; ainsi, pendant qu'on oppose aux ennemis de l'état des généraux et des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence et aux vices, qui tendent à tout détruire, des lois et des vertus qui tendent à tout rétablir : et de là, quelle foule de devoirs, aussi essentiels qu'indispensables, pour

* Les Grecs employent toutes les expressions de la tendresse, pour désigner la société dont chacun de nous fait partie. En général, on l'appeloit *patrie*, mot dérivé de *pater*, qui en grec signifie père. Les Crétois la nommoient *matric*, du mot qui signifie mère (Plat. de rep. l. 9, t. 2, p. 575, D. Plut. an seni, t. 2, p. 792. E.) Il paroît qu'en certains endroits, on lui donna le nom de *nourrice*. (Isocr. in paneg. t. 1, p. 130.)

¹ Xenoph. memor. lib. 4, p. 813.

chaque classe de citoyens , pour chaque citoyen en particulier !

O vous , qui êtes l'objet de ces réflexions , vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré ; vous enfin que je voudrois embrâser de tous les amours honnêtes , parce que vous n'en seriez que plus heureux , souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talens , sur vos vertus , sur vos sentimens , et sur toutes vos actions ; qu'en quelque état que vous vous trouviez , vous n'êtes que des soldats en faction , toujours obligés de veiller pour elle , et de voler à son secours au moindre danger.

Pour remplir une si haute destinée , il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie , de défendre ses lois , de connoître ses intérêts , de répandre même votre sang dans un champ de bataille , ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les lignes des nations et les divisions intestines ; c'est la guerre sourde et lente , mais vive et continue , que les vices font aux mœurs ; guerre d'autant plus funeste , que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter , ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate , je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfans ¹.

¹ Plut. in Crit. t. 1, p. 50.

C'est ici que vous avez reçu la vie , et que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes lois veillent à la sûreté du moindre des citoyens , et vous avez tous fait un serment formel ou tacite de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres ; quels sont les vôtres , pour donner atteinte aux mœurs , qui servent mieux que les lois de fondement à mon empire ? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'état un poison destructeur ; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation , et lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille ; que vous respecteriez la décence publique , s'il vous falloit du courage pour la braver ; et que le faste avec lequel vous étalez des excès qui restent impunis , est une lâcheté aussi méprisabile qu'insolente ?

Cependant vous osez vous approprier ma gloire , et vous enorgueillir aux yeux des étrangers ¹ , d'être nés dans cette ville qui a produit Solon et Aristide , de descendre de ces héros qui on fait si souvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il entre ces sages et vous ? je dis plus : qu'y a-t-il de commun entre vous et vos aïeux ? Savez-vous qui sont les compatriotes et les enfans de ces grands hommes ? les citoyens vertueux dans quelque état qu'ils soient nés , dans quelque intervalle de temps qu'ils puissent naître ².

¹ Thucyd. l. 4 , c. 95. rhet. l. 2 , c. 23 , t. 2 , p.

² Iphicr. ap. Aristot. 576.

Heureuse leur patrie, si aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignoient pas une indulgence qui concourt à sa perte ! Ecoutez ma voix à votre tour, vous qui de siècle en siècle perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des lois contre les crimes ; j'en ai point décerné contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, et que vous seuls pouvez les poursuivre par une haine vigoureuse ¹. Loin de la contenir dans le silence, il faut que votre indignation tombe en éclats sur la licence qui détruit les mœurs, sur les violences, les injustices et les perfidies qui se déroberent à la vigilance des lois, sur la fausse probité, la fausse modestie, la fausse amitié, et toutes ces viles impostures qui surprennent l'estime des hommes. Et ne dites pas que les temps sont changés, et qu'il faut avoir plus de ménagemens pour le crédit des coupables : une vertu sans ressort, est une vertu sans principes ; dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices, elle en est souillée.

Songez quelle ardeur s'empareroit de vous, si tout-à-coup, on vous annonçoit que l'ennemi prend les armes, qu'il est sur vos frontières, qu'il est à vos portes. Ce n'est pas là qu'il se trouve aujourd'hui, il est au milieu de vous, dans le sénat, dans les assemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maisons. Ses progrès sont si rapides, qu'à moins que les dieux

¹ Plat. de rep. l. I, t. 2, p. 334.

ou les gens de bien n'arrêtent ses entreprises, il faudra bientôt renoncer à tout espoir de réforme et de salut ¹.

Si nous étions sensibles aux reproches que nous venons d'entendre, la société, devenue par notre excessive condescendance un champ abandonné aux tigres et aux serpens, seroit le séjour de la paix et du bonheur. Ne nous flatons pas de voir un pareil changement : beaucoup de citoyens ont des vertus ; rien de si rare qu'un homme vertueux, parce que pour l'être en effet, il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes les circonstances, malgré tous les obstacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais si les âmes honnêtes ne peuvent pas se confédérer contre les hommes faux et pervers, qu'elles se liguent du moins en faveur des gens de bien ; qu'elles se pénètrent sur-tout de cet esprit d'humanité qui est dans la nature, et qu'il seroit temps de restituer à la société, d'où nos préjugés et nos passions l'ont banni. Il nous apprendroit à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légèreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à éloigner de nous ces préventions et ces défiances, sources funestes de tant de dissensions et de haines. Il nous apprendroit aussi que la bienfaisance s'annonce

¹ Plat. de rep. l. 5, t. p. 487 et 497.
2, p. 473. Id. ibid. lib. 6,

moins par une protection distinguée et des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez tous les jours des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, et d'un cœur qui se pénètre de leurs peines; et vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes! et vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige! Ah! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les âmes qui suivent ses inspirations! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au deshonneur, j'en prends à témoin les émotions que vous éprouverez; vous verrez alors qu'il est dans la vie, des momens d'attendrissement qui rachètent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit. Ne craignez point les envieux, ils trouveront leur supplice dans la dureté de leur caractère; car l'envie est une rouille qui ronge le fer¹. Ne craignez pas la présence des ingrats; ils fuiront la vôtre, ou plutôt ils la rechercheront, si le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné et suivi de l'estime et de l'intérêt; car si vous avez abusé de la supériorité qu'il vous donne, vous êtes coupable,

¹ Menand. Carcin. et 38, p. 222 et 225.
Perliand. ap. Stob. serm.

et votre protégé n'est qu'à plaindre. On a dit quelquefois: Celui qui rend un service doit l'oublier, celui qui le reçoit s'en souvenir¹; et moi je vous dis que le second s'en souviendra, si le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe? est-ce par intérêt qu'on doit faire le bien? Evitez à-la-fois de vous laisser facilement protéger, et d'humilier ceux que vous avez protégés. Avec cette disposition, soyez obstiné à rendre service aux autres sans en rien exiger, quelquefois malgré eux, le plus que vous pourrez à leur insu², attachant peu de valeur à ce que vous faites pour eux, un prix infini à ce qu'ils font pour vous³.

Des philosophes éclairés, d'après de longues méditations, ont conclu que le bonheur étant toute action, toute énergie, il ne peut se trouver que dans une âme dont les mouvemens, dirigés par la raison et par la vertu, sont uniquement consacrés à l'utilité publique⁴. Conformément à leur opinion, je dis que nos liens avec les dieux, nos parens et notre patrie, ne sont qu'une chaîne de devoirs, qu'il est de notre intérêt d'animer par le sentiment, et que la nature nous a ménagés pour exercer et soulager l'activité de notre âme. C'est à les remplir avec chaleur que consiste cette sagesse, dont,

¹ Demosth. de cor. p. 517.

² Isocr. ad Demon. t. I, p. 31.

³ Plat. de leg. l. I, p. 729.

⁴ Aristot. de mor. l. I, c. 6, t. 2, p. 9, E. Id. lib. IO, c. 6, p. 136; c. 7, 8, etc. Id. magn. moral. l. I, c. 4, p. 150. Id. de rep. l. 7, c. 3, p. 428, D.

suisant Platon, nous serions éperdûment amoureux, si sa beauté se dévoiloit à nos regards¹. Quel amour! il ne finiroit point: le goût des sciences, des arts, des plaisirs, s'use insensiblement; mais comment rassasier une âme qui, en se faisant une habitude des vertus utiles à la société, s'en est fait un besoin, et trouve tous les jours un nouveau plaisir à les pratiquer?

Ne croyez pas que son bonheur se termine aux sensations délicieuses qu'elle retire de ses succès; il est pour elle d'autres sources de félicité, non moins abondantes, et non moins durables. Telle est l'estime du public²; cette estime qu'on ne peut dispenser d'ambitionner, sans avouer qu'on en est indigne; qui n'est due qu'à la vertu; qui, tôt au tard, lui est accordée; qui la dédommage des sacrifices qu'elle fait, et la soutient dans les revers qu'elle éprouve. Telle est notre propre estime, le plus beau des privilèges accordés à l'humanité, le besoin le plus pur pour une âme sensible, sans laquelle on ne peut être ami de soi-même, avec la quelle on peut se passer de l'approbation des autres, s'ils sont assez injustes pour nous la refuser. Tel est enfin ce sentiment fait pour embellir nos jours, et dont il me reste à vous donner une légère idée.

Je continuerai à vous annoncer des vérités communes; mais si elles ne l'étoient pas, elles ne vous seroient guère utiles.

¹ Plat. in Phædr. t. 2, p. 250. ² Xenoph. memor. lib. 2, p. 737.

DES AMIS.

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il fumoît jour et nuit d'un encens pur, et agréable à la Déesse. Mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crœsus: Porte ailleurs tes offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami: En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel: Le goût des plaisirs vous unit en apparence; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine.

Enfin deux Syracusains, Damon et Phintias¹, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la Déesse: Je reçois votre hommage, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un asyle trop

¹ Diod. Sic. in except. Val. p. 242. Plut. de amicor. mult. t. 2, p. 93. Jambl. c. 33, p. 108. Porphy. de vitâ Pythag. p. 54. Cicer. de offic. l. 3, c. 10, t. 2, p. 269. Id. Tuscul. l. 5, c. 22, t. 2, p. 379. Val. Max. l. 4, c. 7, extern. n. 1.

long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent , et je n'en veux plus d'autres que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des ames que j'ai revêtues de ma puissance.

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appeloient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Pendant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revenoit pas. Déjà le moment fatal approchoit, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplicé; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassemens et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le roi lui-même se précipite du trône; et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Après ce tableau, qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié, et sur les res-

sources dont elle peut être dans tous les états et dans toutes les circonstances de la vie ¹.

Presque tous ceux qui parlent de ce sentiment, le confondent avec des liaisons qui sont le fruit du hasard et l'ouvrage d'un jour ². Dans la ferveur de ces unions naissantes, on voit ses amis tels qu'on voudroit qu'ils fussent; bientôt on les voit tels qu'ils sont en effet ³. D'autres choix ne sont pas plus heureux, et l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui est la même chose, d'en changer à tout moment l'objet ⁴.

Comme presque tous les hommes passent la plus grande partie de leur vie à ne pas réfléchir, et la plus petite à réfléchir sur les autres plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connoissent guère la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osoient s'interroger sur cette foule d'amis, dont ils se croient quelquefois environnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les pénétreroit de douleur; car à quoi sert la vie quand on n'a point d'amis ⁵? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir dans la suite.

L'esprit, les talens, le goût des arts, les

¹ Xenoph. memor. lib.

² p. 746. Aristot. de mor. l. 8, c. 1, t. 2, p. 101.

³ Aristot. ibid. c. 4, p. 104.

⁴ Id. ibid. l. 9, c. 3, p.

118.

⁵ Isocr. ad Demon. t. 1, p. 30.

⁶ Aristot. de mor. l. 8, c. 1, t. 2, p. 101, B.

qualités brillantes sont très-agréables dans le commerce de l'amitié ; ils l'animent , ils l'embellissent quand il est formé ; mais ils ne sauroient par eux-mêmes en prolonger la durée.

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu ¹, sur la facilité du caractère , sur la conformité des principes , et sur un certain attrait qui prévient la réflexion , et que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avois des règles à vous donner , ce seroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix , que pour vous empêcher d'en faire un mauvais.

Il est presque impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différens et trop disproportionnés. Les rois sont trop grands pour avoir des amis ² ; ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés , que des flatteurs au dessous d'eux. En général , on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur , soit qu'on puisse plus compter sur leur complaisance , soit qu'on se flatte d'en être plus aimé ³. Mais comme l'amitié rend tout commun et exige l'égalité , vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au dessus ni trop au dessous du vôtre ⁴.

¹ Plat. epist. 7, t. 3, p. 332. Xenoph. memor. l. 2, p. 751. Aristot. ibid. c. 4, p. 103.

² Aristot. de mor. l. 8, c. 9, t. 2, p. 108, A.

³ Aristot. de mor. lib. 8, c. 9 et 10.

⁴ Pythag. ap. Diog. Laert. l. 8, §. 10. Plat. de leg. l. 6, t. 2, p. 757. Aristot. ibid. c. 7, p. 106.

Multipliez vos épreuves avant que de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition , de gloire et de fortune ¹. Il faudroit des efforts inouïs , pour que des liaisons toujours exposées aux dangers de la jalousie , pussent subsister long-temps , et nous ne devons pas avoir assez bonne opinion de nos vertus , pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats et de victoires.

Défiez-vous des empressemens outrés , des protestations exagérées : ils tirent leur source d'une fausseté qui déchire les ames vraies. Comment ne vous seroient-ils pas suspects dans la prospérité , puisqu'ils peuvent l'être dans l'adversité même ? car les égards qu'on affecte pour les malheureux , ne sont souvent qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux ².

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur , une suite d'inconséquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité , dans une ame vendue à l'injustice ; de sagesse , dans un esprit livré communément au délire ; d'humanité , dans un caractère dur et féroce. Ces parcelles de vertus,

¹ Xenoph. memor. lib. ad Demon. t. 1, p. 31. ² Aristot. Eudem. l. 7, c. 1, t. 2, p. 270.

détachées de leurs principes, et semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces ferveurs d'imagination, qui vieillissent en naissant¹, mais une chaleur continue et de sentiment : quand de longues épreuves² n'ont servi qu'à la rendre plus vive et plus active, c'est alors que le choix est fait, et que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

Dès ce moment, les malheurs que nous essayons s'affaiblissent, et les biens dont nous jouissons se multiplient³. Voyez un homme dans l'affliction ; voyez ces consolateurs que la bienséance entraîne malgré eux à ses côtés. Quelle contrainte dans leur maintien ! quelle fausseté dans leurs discours ! Mais ce sont des larmes, c'est l'expression ou le silence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiroient presque se faire un larcin, en goûtant des plaisirs à l'insu l'un de l'autre ; et quand ils se trouvent dans cette nécessité, le premier cri de l'ame est de regretter la présence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impression plus vive et plus profonde. Il en est ainsi des honneurs et de toutes les distinctions qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'ils justifient l'es-

¹ Euripid. in Hercul. c. 4, t. 2, p. 104. I
fur. v. 1223.

³ Xenoph. memor. lib.

² Aristot. de mor. l. 8, 2, p. 747.

time que nos amis ont pour nous.

Ils jouissent d'un plus noble privilège encore, celui de nous instruire et de nous honorer par leurs vertus. S'il est vrai qu'on apprend à devenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le sont¹, quelle émulation, quelle force ne doivent pas nous inspirer des exemples si précieux à notre cœur ! Quel plaisir pour eux quand ils nous verront marcher sur leurs traces ! Quelles délices, quel attendrissement pour nous, lorsque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique² !

Ceux qui sont amis de tout le monde, ne le sont de personne ; ils ne cherchent qu'à se rendre aimables³. Vous serez heureux si vous pouvez acquérir quelques amis⁴ ; peut-être même faudroit-il les réduire à un seul, si vous exigiez de cette belle liaison toute la perfection dont elle est susceptible⁵.

Si l'on me proposoit toutes ces questions qu'agitent les philosophes touchant l'amitié⁶ ; si l'on me demandoit des règles pour en connoître les devoirs, et en perpétuer la durée ; je répondrois : Faites un bon choix, et reposez-vous ensuite sur vos sentimens et sur ceux de

¹ Theogn. ap. Aristot. c. 16, p. 194.
de mor. l. 9, c. 9, p. 126.

² Xenoph. mirab. l. 2, c. 7, p. 106.

³ Id. ibid. c. 2, p. 102.

⁴ Aristot. de mor. lib. Id. magn. moral. l. 2, c.

⁵ Aristot. de mor. lib. 2, c. 10, p. 127, D. II, p. 187. Id. Eudem. l.

⁶ Id. magn. mor. lib. 2, 7, c. 1, p. 268.

vos amis ; car la décision du cœur est toujours plus prompte et plus claire que celle de l'esprit.

Ce ne fut sans doute que dans une nation déjà corrompue qu'on osa prononcer ces paroles ; « Aimez vos amis , comme si vous deviez les haïr un jour ¹ ; » maxime atroce , à la quelle il faut substituer cette autre maxime plus consolante , et peut-être plus ancienne : « Hâissez vos ennemis , comme si vous les deviez aimer un jour ² . »

Qu'on ne dise pas que l'amitié portée si loin devient un supplice , et que c'est assez des maux qui nous sont personnels , sans partager ceux des autres. On ne connoît point ce sentiment quand on en redoute les suites. Les autres passions sont accompagnées de tourmens ; l'amitié n'a que des peines qui resserrent ses liens. Mais si la mort. . . Ecartons des idées si tristes , ou plutôt profitons-en pour nous pénétrer de deux grandes vérités ; l'une , qu'il faut avoir de nos amis , pendant leur vie , l'idée que nous en aurions , si nous venions à les perdre ; l'autre , qui est une suite de la première , qu'il faut se souvenir d'eux , non-seulement quand ils sont absens , mais encore quand ils sont présens.

Il est d'autres liaisons que l'on contracte tous les jours dans la société , et qu'il est avan-

¹ Sophocl. in 'Ajac. v. 690. Cicer. de amicitia , c. 16, t. 3, p. 341. Aul. Gell. l. 17, c' 14.

² Zaleuch. ap. Diod. Sic. l. 12 , p. 85. Aristot. de rhet. l. 2 , c. 21, p. 572.

tageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondées sur l'estime et sur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié , elles nous aident puissamment à supporter le poids de la vie.

Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes assortis à votre âge , et aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable et solide que par l'heureux mélange des délassemens qu'elle se permet , et des devoirs qu'elle s'impose.

Si aux ressources dont je viens de parler , vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans les malheurs que nous éprouvons , vous trouverez , Lysis , que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuse. Au reste , ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci : C'est dans le cœur que tout l'homme réside : c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos et son bonheur.